

# Les Furieux

*Si peu d'art sans obsessions ni intensité existentielle de l'artiste.  
Le reste n'est que fioritures, écume et carton-pâte.*

Par THOMAS LÉVY-LASNE

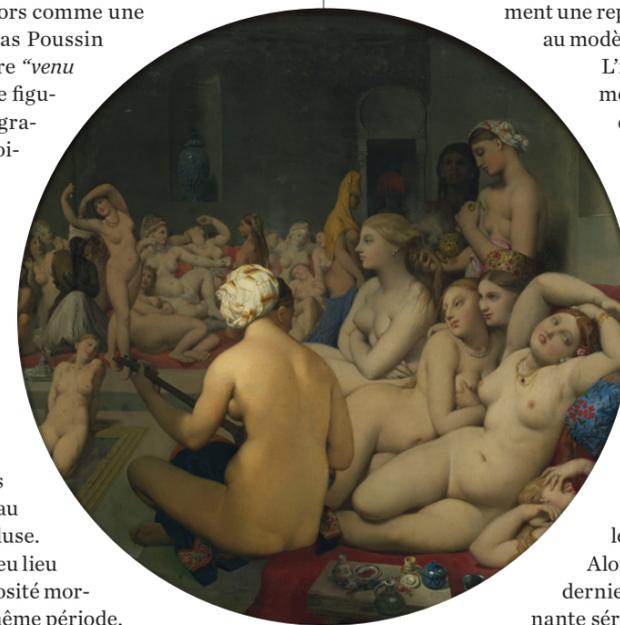
L'innovation en art a, très longtemps, été considérée comme une hérésie. Les jeunes peintres, guidés par leurs maîtres, devaient s'inscrire dans la répétition. S'éloigner de la norme esthétique a pu paraître alors comme une véritable pathologie. Le pondéré Nicolas Poussin parle ainsi du Caravage comme d'un être "venu au monde pour détruire la peinture". Une figuration matérialiste, un mutisme iconographique, *La Mort de la Vierge* est très éloigné de la peinture maniériste idéalisante et savante du moment. C'est pourtant en utilisant probablement une courtisane comme modèle que Le Caravage invente une esthétique aussi religieuse qu'immanente: la Vierge est bel et bien cadavérique, épaisse, âgée, incarnée, et le mystère à venir de son assomption d'autant plus miraculeux.

De manière encore plus prosaïque, Géricault n'hésite pas à se confronter à des bouts de cadavres humains ramenés de la morgue pour des études d'un tableau sur le chavirement de la frégate *La Méduse*. Pour les scènes d'anthropophagie ayant eu lieu sur le fameux radeau, on imagine la curiosité morbide, limite, du jeune romantique. À la même période, du côté d'un peintre qui se veut académique comme Ingres, se cache le feu sous la glace. À 82 ans, le Vénérable peint *Le Bain turc*, reconstitution d'un harem à partir d'une

vie d'étude de nus féminins. Véritable tableau de chasse intime, on retrouve dans ce gynécée sa première femme morte depuis vingt ans, sa femme actuelle, mais également une reprise de son tableau *La Baigneuse Valpinçon* au modèle inconnu...

L'insouciance du vieillard, Goya, se pensant mourant, complètement sourd, la découvre en remplissant les quatorze murs de sa maison de campagne aux environs de Madrid. Ce qu'on nommera ses "peintures noires" (1819-1823) sont de véritables exorcismes libres, satiriques et mordants, qui préfigurent l'expressionnisme, comme dans le terrifiant *Saturne dévorant ses enfants*. Le peintre en liberté totale fuit l'Espagne pour Bordeaux, ne sachant pas que cette série passera à la postérité comme une de ses œuvres majeures, redécouverte une cinquantaine d'années après sa mort.

Chaque mercredi après-midi, de ses 8 à 16 ans, Anna Wahli vient poser dans les mêmes postures répétitives et ambiguës. Alors que la main du Balthus de la fin tremble, ce dernier découvre le Polaroid et produit une étonnante série de 2 400 photographies de la fille de son médecin. Balthus n'a jamais caché son obsession pour la fin de l'innocence, et l'on ne trouve à ce jour aucune trace de plainte d'une modèle. En 2014, le musée Folkwang à ●●●



*“Notre doute est notre passion  
et notre passion est notre tâche.  
Le reste est la folie de l’art”*

– Henry James

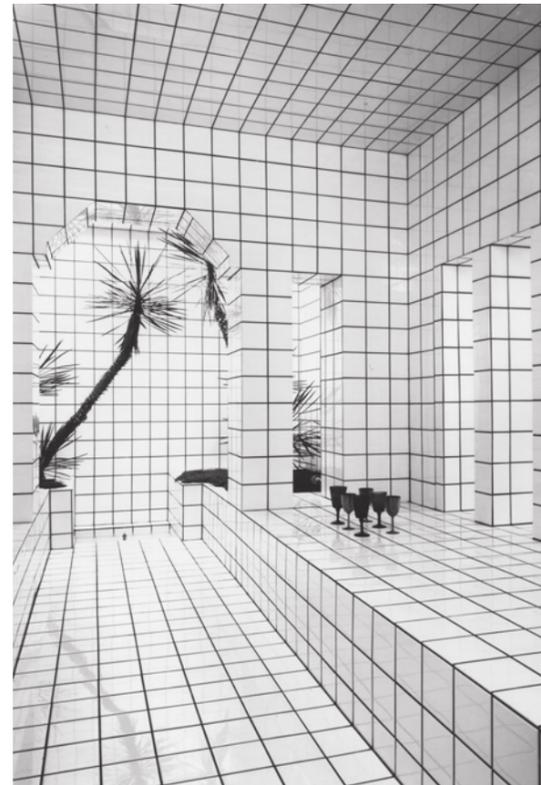


••• Essen a cependant dû annuler une exposition de photographie devant des soupçons de pédophilie. C’est le propre de toute morale que de dévoiler les arrière-pensées qu’elle projette. Traiter de l’invariant naturel qu’est la puberté, n’est-ce pas scabreux uniquement selon le regardeur ?

L’art contemporain exige souvent de celui-ci une curiosité généreuse. Face aux 976 containers chirurgicaux remplis de gravats de Jean-Pierre Raynaud, la narration du protocole est sûrement source de plus de satisfaction que son résultat. C’est l’effet “Ah bon !” si bien décrit par le critique d’art Klaus Speidel. En 1969, Raynaud emménage avec sa femme dans un pavillon de la Celle-Saint-Cloud en vue d’un bonheur simple. Très vite, il se sent inadapté à cet “habitat partagé”, divorce, et s’enferme. Il recouvre les 300 m<sup>2</sup> de l’habitation d’un carrelage blanc basique de 15 x 15 cm, se trouvant lui-même “fou dans le sens stimulant du terme”. Il vit dans cet intérieur hyper-hygiénique. Le pavillon mute d’un blockhaus tapissé de filets de camouflage à un espace presque religieux couvert de grands vitraux. En 1993, à l’occasion d’une exposition au CAPC de Bordeaux, Jean-Pierre Raynaud fait subir une “ultime transformation” à sa maison après 23 années de recherches : il la détruit.

Le peintre figuratif Julien Beneyton a très courageusement mis entre parenthèses une carrière à succès pour se consacrer à une immense aventure : “L’Œil du Tigre”. Passionné par *Rocky III*, il rencontre le boxeur Jean-Marc Mormeck en 2013 et entame depuis une collaboration artistique. Obsessionnel, Beneyton produit une série de dessins sur les entraînements intensifs du champion,

peint une immense toile de son plus beau match et une soixantaine de tableaux disparates sur son état d’esprit. Il apprend la sculpture pour modeler son idole en taille réelle, soit 200 kilos de terre. Il travaille aujourd’hui à une série de 27 silhouettes, échelle 1, des boxeurs légendaires selon Mormeck. “Je suis arrivé tellement loin que je ne peux pas reculer”, témoigne le peintre qui rêve d’une exposition de sa centaine de pièces dans un lieu d’art, lors de laquelle il proposerait pour le finissage de se confronter à sa plus grande peur : boxer lui-même contre Jean-Marc Mormeck. Il y a un parallèle évident entre la niaque du boxeur et l’intensité existentielle de l’artiste : Beneyton ne cède pas sur son désir de peinture depuis cinq ans, quitte à en supporter les nombreux sacrifices. Un engagement que résume très bien l’écrivain Henry James : “Nous travaillons dans l’obscurité – nous faisons ce que nous pouvons, nous donnons ce que nous avons. Notre doute est notre passion et notre passion est notre tâche. Le reste est la folie de l’art.” ●



PHOTOS: MUSÉE FABRE-MONTELLIER / COURTESY GAGOSIAN GALLERY / ARCHIVES JEAN-PIERRE RAYNAUD

PHOTO: MUSEO NACIONAL DEL PRADO

Pages précédentes :

L’Œil du Tigre - Sur le ring 1 de Julien Beneyton, 2015, acrylique sur bois, 115 x 82 cm

Le Bain turc de Jean-Auguste Dominique Ingres, 1858-59, huile sur toile collée sur bois 108 x 110 cm.

↳ Étude de bras et jambes de Théodore Géricault, 1818 et 1819, 52 x 64 cm

← Untitled Polaroid de Balthus, 2000

↙ Vue de la maison à la Celle-Saint-Cloud de Jean-Pierre Raynaud

→ Saturne dévorant un de ses fils de Francisco de Goya, 1819-1823, 143 x 81 cm

